
UN BOMBARDEMENT

« Il n'y a rien de plus horrible à la guerre que de subir un bombardement. Un homme est là, seul dans son trou. Il n'est pas dans le feu du combat. Il raisonne. [...] il cause avec son voisin du trou d'à côté : il aime sentir près de lui un être, un camarade qui court les mêmes risques. C'est humain. Il crâne, se contraint à plaisanter. [...] Mais il constate que son rire sonne faux et brusquement il préfère être franc avec lui-même : nul doute n'est possible, c'est là un bombardement, un vrai, une de ces préparations d'artillerie qui précèdent les attaques et où le terrain à conquérir doit être complètement bouleversé, et où il ne doit plus rester d'être vivant dans les tranchées nivelées... L'obus fusant, il ne le craint pas, les 30 à 40 cm de terre qui sont au-dessus de sa tête suffisent amplement à arrêter les éclats. L'obus percutant, lui, ne pardonnera pas, c'est la mort certaine sous le sol effondré. Il calcule, cherche la position la moins favorable, se recroqueville, place sa tête près de l'ouverture [...] pour pouvoir respirer en cas d'effondrement partiel. »

La Saucisse, journal des tranchées, avril 1917, collection Sébastien Cote, Paris, © Nathan, 2011, p. 123.



UN BOMBARDEMENT

« Il n'y a rien de plus horrible à la guerre que de subir un bombardement. Un homme est là, seul dans son trou. Il n'est pas dans le feu du combat. Il raisonne. [...] il cause avec son voisin du trou d'à côté : il aime sentir près de lui un être, un camarade qui court les mêmes risques. C'est humain. Il crâne, se contraint à plaisanter. [...] Mais il constate que son rire sonne faux et brusquement il préfère être franc avec lui-même : nul doute n'est possible, c'est là un bombardement, un vrai, une de ces préparations d'artillerie qui précèdent les attaques et où le terrain à conquérir doit être complètement bouleversé, et où il ne doit plus rester d'être vivant dans les tranchées nivelées... L'obus fusant, il ne le craint pas, les 30 à 40 cm de terre qui sont au-dessus de sa tête suffisent amplement à arrêter les éclats. L'obus percutant, lui, ne pardonnera pas, c'est la mort certaine sous le sol effondré. Il calcule, cherche la position la moins favorable, se recroqueville, place sa tête près de l'ouverture [...] pour pouvoir respirer en cas d'effondrement partiel. »

La Saucisse, journal des tranchées, avril 1917, collection Sébastien Cote, Paris, © Nathan, 2011, p. 123.



UN BOMBARDEMENT

« Il n'y a rien de plus horrible à la guerre que de subir un bombardement. Un homme est là, seul dans son trou. Il n'est pas dans le feu du combat. Il raisonne. [...] il cause avec son voisin du trou d'à côté : il aime sentir près de lui un être, un camarade qui court les mêmes risques. C'est humain. Il crâne, se contraint à plaisanter. [...] Mais il constate que son rire sonne faux et brusquement il préfère être franc avec lui-même : nul doute n'est possible, c'est là un bombardement, un vrai, une de ces préparations d'artillerie qui précèdent les attaques et où le terrain à conquérir doit être complètement bouleversé, et où il ne doit plus rester d'être vivant dans les tranchées nivelées... L'obus fusant, il ne le craint pas, les 30 à 40 cm de terre qui sont au-dessus de sa tête suffisent amplement à arrêter les éclats. L'obus percutant, lui, ne pardonnera pas, c'est la mort certaine sous le sol effondré. Il calcule, cherche la position la moins favorable, se recroqueville, place sa tête près de l'ouverture [...] pour pouvoir respirer en cas d'effondrement partiel. »

La Saucisse, journal des tranchées, avril 1917, collection Sébastien Cote, Paris, © Nathan, 2011, p. 123.